



Synthèse du colloque de la pensée militaire du 10 février 2022

CBA BESSOT, CNE (TA) DARDHALON, CES DORBAIRE, CEN RABILLER.
Officiers stagiaires de la 135^e promotion de l'École de guerre-Terre.

Le 10 février 2022, à l'École militaire, le CDEC a organisé un colloque de pensée militaire présidé par le CEMAT. Le thème choisi était le suivant : « **De l'autre côté du miroir, faire la guerre autrement** ». Ce document présente une synthèse des différentes interventions.

Points-clés.

- Penser l'adversaire implique de faire un effort de décentration, en s'inscrivant dans le temps long et de réfléchir à l'hybridité de la guerre (conflit par procuration).
- Nous devons gagner « l'escalade horizontale ». Pour cela, il est nécessaire de construire des partenariats solides et d'anticiper, au niveau stratégique, les actions des compétiteurs.
- Les nouvelles technologies doivent être mises au service de la manœuvre. Il s'agit d'imposer un nouveau rythme à l'adversaire et ainsi agir sur son moral.
- Il existe un avantage stratégique à investir dans notre RH et sa capacité à prendre des initiatives.

Ouverture.

Général de division Pierre-Joseph GIVRE, commandant le CDEC.

Le CDEC est le *think tank* militaire de l'armée de Terre française, dont la vocation est de :

- penser la guerre de demain sous toutes ses formes ;
- l'enseigner aux quatre écoles du CDEC ;
- rayonner au sein des armées alliées et de la société civile.

Les intervenants ont en commun de penser, pour paraphraser Bergson « en hommes et femmes d'action », et de posséder la connaissance du terrain et du milieu humain. Ils ont également l'expérience des coalitions (OTAN, UE, ONU), des organisations internationales, et de l'action militaire autonome.

L'objectif de ce colloque est de **décrypter la carte mentale de nos adversaires** et compétiteurs, de puiser à la source de leur vision et d'interpréter leurs cartes culturelles.

Première table ronde : « dans la tête de mon ennemi : nouvelles menaces, nouveaux compétiteurs ».

Professeur Jean-Vincent HOLEINDRE, directeur scientifique de l'IRSEM, modérateur.

L'objectif de cette table ronde est de réfléchir à la nature même de nos ennemis, en replaçant cette réflexion dans le **thème plus large de l'hybridité de la guerre**, c'est-à-dire la combinaison des formes classiques et irrégulières de la guerre. En effet, ces deux formes se combinent, aucune ne l'emporte sur l'autre. Dans l'histoire de la guerre, ce caractère dual est illustré par les figures d'Achille et d'Ulysse. La guerre d'Achille est celle de la confrontation directe, de la force, où souvent l'hybris l'emporte sur la raison, alors que la guerre d'Ulysse est indirecte, faisant appel à la ruse et au jeu des perceptions.

Ce que nous enseigne Ulysse, c'est que **la stratégie est d'abord une science de l'autre**. C'est l'ennemi qui nous désigne, écrivait Julien Freund¹. La stratégie nous impose de nous décentrer pour adopter le point de vue de l'autre. Cette démarche est essentielle, car les ruptures stratégiques naissent toujours aux marges de notre système de pensée.

Général de brigade Ivan MARTIN, attaché de défense près l'ambassade de France en Russie de 2018 à 2021.

« La Russie, un joueur d'échec décomplexé »

Aujourd'hui, la Russie représente une menace dans tous les domaines. Cette menace s'exprime avant tout comme un pouvoir de nuisance et va perdurer au moins jusqu'à la fin du mandat de Poutine.

La Russie se considère comme l'héritière directe de l'URSS. Cet héritage soviétique explique sa relation impérialiste avec son étranger proche, mais également la forte culture du secret qui imprègne la société russe. De nombreux exemples historiques illustrent cet art russe de **la maskirovka**, qui consiste à faire douter son interlocuteur pour altérer sa capacité de décision. Le cyberspace est un champ privilégié qui démultiplie les effets de cette modalité.

Dans d'autres domaines, la Russie assume une posture de confrontation directe : il s'agit de l'action de l'armée de terre, de la défense sol-air, essentielle du fait de l'immensité de son territoire, et du nucléaire, assurance-vie du pays, seul champ dans lequel la parité de puissance entre États-Unis et Russie est réelle.

En revanche, dans certains domaines, la Russie cultive l'ambiguïté : emploi des armes dites « du Manège² », des forces spéciales, forces hybrides et sociétés militaires privées. Elle s'autorise alors des actions bien plus audacieuses que les Occidentaux, tout en veillant à agir sous le seuil d'intervention nucléaire ou de déclenchement de l'article 5 de l'OTAN.

La Russie cherche à nous surprendre en employant des **modes d'actions ambigus, mis en œuvre dans un tempo supérieur au nôtre**. Les Russes sont des joueurs d'échecs qui tentent des coups. Leur but n'est pas de gagner immédiatement, mais de faire en sorte que la partie ne s'arrête pas.

¹ Julien Freund, *L'Essence du politique*, 1965.

² Le 1^{er} mars 2018, lors d'un discours dans le bâtiment « du Manège » à Moscou, Vladimir Poutine a vanté les avancées technologiques de l'armement russe : missiles hypersoniques, armes à énergie dirigée, systèmes sous-marins autonomes.

Professeur Pierre PAHLAVI, enseignant-chercheur, directeur du Département de la sécurité et des affaires internationales et directeur adjoint du Département des études de la défense du Collège royal des forces canadiennes.

« L'Iran, une forteresse assiégée contrainte de recourir aux stratégies indirectes »

L'Iran poursuit deux objectifs stratégiques : la protection de sa forteresse nationale et la construction d'une sphère d'influence protectrice.

La notion de forteresse nationale reflète le désir de l'Iran de garantir sa pleine souveraineté, malgré le sentiment de vulnérabilité né des ingérences subies au cours de son histoire. Notons que le peuple iranien cultive une grande fierté nationale et conserve un souvenir humiliant des interventions étrangères en 1941 et en 1953.

La volonté de construire une sphère d'influence protectrice résulte du **complexe obsidional** dont souffre l'Iran, c'est-à-dire la certitude qu'il se situe dans un environnement régional hostile. L'Iran se considère trop grand pour ne pas attiser les convoitises, mais trop petit pour dissuader les attaques. Seul pays persan et chiite au sein d'un environnement arabe et sunnite, il a conscience de sa solitude stratégique.

De plus, du fait de son isolement diplomatique au cours des 40 dernières années, l'Iran souffre de nombreuses carences en termes de puissance militaire conventionnelle. C'est la raison pour laquelle ce pays se tourne vers les approches indirectes. Sa doctrine militaire, dite « doctrine mosaïque », combine tous les outils à sa disposition, de la cyber-influence jusqu'au programme de missiles balistiques.

L'Iran s'efforce enfin de bien cerner les faiblesses de ses ennemis. En 2005, dans un document intitulé « vision de 20 ans », il a identifié deux failles dans le camp occidental : l'illusion que la supériorité technologique exempte de formuler une ligne stratégique pérenne, et les fragilités internes générées par la fracture de l'opinion publique, qui entrave la prise de décision. **L'Iran considère les Occidentaux comme des colosses aveugles.**

Du point de vue des Iraniens, ces faiblesses peuvent être exploitées en liant leur destin à la Russie et à la Chine - au risque de mettre en jeu leur souveraineté.

Docteur Niagalé BAGAYOKO, présidente de l'African Security Sector Network.

« Au Sahel, une crise multi domaines et des adversaires hétéroclites »

Concernant la bande sahélo-saharienne (BSS), le sujet mérite d'être reformulé : il s'agit de **se mettre dans la tête de nos adversaires**, car certains des acteurs qui entravent l'action de la France ne peuvent pas être identifiés comme ennemis. Plus largement, nous devons abandonner notre vision binaire de la crise en BSS, car cette crise est multi domaines.

Nos adversaires au Sahel sont tout d'abord les groupes terroristes djihadistes³. Eux-mêmes se définissent comme une insurrection armée qui défend une vision politique. Le Groupe de soutien à l'islam et aux musulmans (GSIM), notamment, se présente comme le protecteur des populations. Est-il judicieux de l'identifier comme un acteur terroriste ?

³ « Djihadistes » est un terme général qui ne décrit pas assez finement la réalité du phénomène, mais c'est le terme retenu ici pour rendre le propos plus clair.

Deuxièmement, viennent les groupes armés ayant des prétentions politico-militaires. Ces groupes armés, Touaregs pour la plupart, ont des relations internes complexes, et pâtissent d'une image particulièrement dégradée au sein de la population malienne. Une troisième catégorie d'adversaires, qui a été négligée, est celle des milices communautaires. S'opposant aux groupes djihadistes, elles sont capables de contrôler des territoires étendus et jouent un rôle majeur dans l'alimentation de l'insécurité.

Quant aux acteurs de défense et de sécurité de la région, il est difficile de les qualifier, car ils sont **à la fois adversaires et partenaires**. Renforcés uniquement dans leurs capacités de combat et non dans leur gouvernance, ils sont devenus incontrôlables, comme le montrent les coups d'état depuis 2020. La perception qu'ont d'eux les officiers français servant à leur contact est faussée par un « regard paternaliste ». Nous devrions analyser finement le caractère hybride de ces organisations, qu'on continue, à tort, de former et réformer selon le modèle occidental.

Enfin, nous faisons face aux forces sociales et religieuses, qui remportent l'adhésion de la population, mais dont il est difficile de savoir si elles génèrent de la stabilité. Nous faisons également face aux populations elles-mêmes, dont l'opinion est souvent imprévisible et variable. L'imposition d'un modèle démocratique exporté est souvent source d'incompréhension et de désillusions.

Notre communication à l'égard de ces acteurs a été contreproductive et mérite d'être corrigée. Le langage est une arme redoutable lorsque le sens est mal interprété ou déformé. Ainsi, la puissance militaire de la France a été ressentie comme exagérée, ce qui a porté atteinte à sa crédibilité. De même, le vocabulaire que nous employons est mal perçu : le terme de « stabilisation », en particulier, pose problème. Les populations des zones où nous intervenons ne souhaitent pas être « stabilisées ». Pour aller plus loin, on peut lire l'ouvrage *La Revanche des contextes* de J-P. Olivier de Sardan⁴.

Question de l'auditoire : il est difficile de faire la part de la tromperie dans le discours de l'adversaire. Comment percer ses intentions réelles ?

Il importe tout d'abord de très bien connaître le pays, ses ressorts culturels voire émotifs, et d'en maîtriser la ou les langues. Cette démarche doit s'inscrire dans le temps long, car faire évoluer nos schémas mentaux demande beaucoup de temps.

Deuxièmement, nous devons nous appuyer sur les compétences locales, en allant au-delà des demandes de traduction, pour obtenir un appui dans l'identification de réseaux de solidarité et de gouvernance.

Question de l'auditoire : nous essayons de comprendre ce que veut l'ennemi, mais savons-nous ce que nous, Occidentaux, voulons ?

Les intervenants soulignent la difficulté que rencontre l'Occident à établir une ligne politique cohérente. La diplomatie française, en particulier, ne parvient pas à articuler de manière convaincante la défense de ses intérêts et la défense de valeurs. En conséquence, la posture de la France devient illisible par les populations que nous voulons convaincre, alors que la force de nos compétiteurs est d'assumer une posture très claire.

On peut alors se demander si l'approche intégrée de nos compétiteurs n'est pas un atout, au contraire de la séparation républicaine du politique et du militaire. Cependant, cette critique mérite d'être nuancée, car la France est le pays démocratique qui a la meilleure culture politico-militaire. De même, l'état final recherché (EFR) de nos interventions est probablement trop binaire et trop statique, contrairement aux objectifs des Chinois, par exemple, davantage dynamique.

⁴ Jean-Pierre Olivier de Sardan, *La Revanche des contextes*, Éditions Karthala, 2021, 494 p.

Seconde table ronde : « penser la guerre autrement, perspectives ».

Docteur Olivier SCHMITT, directeur des études et de la recherche à l'IHEDN, modérateur.

Ce que l'on nomme « guerre » en français se traduit en anglais par « *war* » : les événements qui constituent le conflit, ou par « *warfare* » : la façon dont on fait la guerre. Cette façon de faire la guerre évolue en permanence, du fait de l'évolution des hommes qui la font, mais aussi de l'évolution du monde : ressources, sociologie, technologies. Clausewitz affirmait ainsi que **la guerre est un caméléon**. Ces déterminants sont ensuite déclinés en modes d'action.

Cette table ronde est l'occasion d'une discussion sur la manière d'intégrer de nouvelles technologies dans les modes de commandement.

Général de corps d'armée (SWE) Dennis GYLLENSPORRE, commandant de la force de la MINUSMA de 2018 à 2021.

« Nous devons réussir l'escalade horizontale »

La façon de faire la guerre évolue en permanence et suit l'évolution de l'homme. La situation géopolitique actuelle est marquée par une rivalité entre les grandes puissances, faisant ainsi resurgir le spectre de la guerre froide. Les puissances s'opposent à nouveau *via* des conflits par procuration. C'est l'escalade dite horizontale. Ce fut le cas du Congo en 1960, de l'Éthiopie en 1970 ; c'est maintenant l'exemple de l'Ukraine, de la Libye, du Haut-Karabagh, qui témoignent d'une confrontation des influences. Comme au temps de la guerre froide, la rivalité reste en-dessous du seuil nucléaire, laissant à la dissuasion une fonction primordiale d'assurance-vie. Ainsi, l'escalade dite verticale n'est jamais atteinte.

L'émergence de nouveaux acteurs élargit le champ traditionnel de la confrontation, et s'étend à la cyber sécurité, aux approvisionnements énergétiques, aux sociétés militaires privées, à l'espace extra-atmosphérique, l'opinion publique, ainsi qu'au champ informationnel. Dans ce contexte, le droit international est fragilisé : on le voit avec la transgression des frontières terrestres, maritimes et aériennes. Il convient donc d'**anticiper les actions de nos compétiteurs pour permettre à nos dirigeants de réussir dans l'escalade horizontale.**

En ce sens, l'armée française est un exemple pour l'Union Européenne. Elle doit œuvrer dans trois directions : assumer un *leadership*, œuvrer aux partenariats et développer la diplomatie militaire.

La France doit d'abord être un *leader* en Europe afin de permettre plus de cohésion et de puissance de combat entre partenaires européens. Contrairement aux autres membres de l'Union, la France dispose d'une armée expérimentée et d'un modèle suffisamment complet pour faire face, dans tous les champs, à la montée des menaces. De plus, afin de faciliter cette prise de conscience, il s'agit de faire effort sur l'entraînement avec des exercices plus réalistes et complexes. Au final, c'est bien le métier militaire qui doit être plus développé en Europe et la France en est l'exemple même.

En outre, le principe de partenariat demeure essentiel, en premier lieu sur le continent africain. Il doit être une barrière pour empêcher les pays hostiles d'accéder ou de consolider leur puissance sur le terrain. Les Européens doivent ainsi œuvrer davantage en ce sens politiquement. **Un partenariat efficace se traduit par le renforcement des capacités régionales pour faire face à l'escalade horizontale.**

Quant à la diplomatie militaire, elle doit appuyer l'action politique dans des situations de tension extrême. C'est un gage de crédibilité de la puissance. Il s'agit de déployer rapidement des forces là où c'est nécessaire, d'avoir une posture d'interdiction pour empêcher l'intrusion, de créer de l'incertitude pour ralentir la prise de décision de l'adversaire, et générer des opérations de riposte limitées quand les accords sont violés. La Russie le fait parfaitement. Il convient alors pour la France de faire des propositions audacieuses en ce sens et cela impliquera forcément une prise de risque.

Général de brigade (ISR) Eran ORTAL, commandant le *Dado Center*, centre de doctrine et d'enseignement interarmées et *think tank* de l'armée israélienne.

« Imposer un nouveau rythme à l'adversaire »

Comme l'aurait dit le maréchal Foch, posons-nous la question : « de quoi s'agit-il ? ». La domination militaire de l'Occident, qui résidait depuis les années 1980 dans la puissance de feu des armes longue portée, est désormais remise en question. Ce constat préoccupe Israël et son environnement stratégique. Les opposants s'adaptent. L'Iran a créé une véritable dissuasion stratégique en rendant ses alliés régionaux plus puissants, obligeant Israël à adopter une posture défensive et donc à davantage investir dans les moyens militaires. Pour reprendre l'initiative, il faut s'approprier de nouveaux modes d'action militaire.

La pensée militaire demeure ainsi bloquée entre la puissance de feu, manière la plus sûre de faire la guerre mais qui peut ne conduire à rien sur le plan stratégique, et la manœuvre, qui peut se dérouler parfaitement sans pour autant être pleinement efficace. La principale difficulté des forces terrestres israéliennes, face aux menaces de tirs indirects, réside dans la capacité à détruire tous les sites de lancement de roquette. Face à un ennemi de plus en plus insaisissable, qui menace l'existence d'Israël, **il faut donc renverser la situation et reprendre l'initiative stratégique.**

La solution pourrait être de couvrir le champ de bataille avec suffisamment de capteurs pour donner aux chefs tactiques la capacité de progresser. **La connaissance du champ de bataille**, en ce sens, est primordiale pour limiter la friction.

Une seconde piste à explorer est d'**utiliser la proximité sur le champ de bataille**. Cette proximité permet à présent aux technologies d'interception d'agir dans tous les champs. Il s'agit, grâce à ces nouvelles possibilités prometteuses « d'allumer la lumière » pour dévoiler l'ennemi, dans un cadre tactique, opératif ou stratégique. En cas de menace avérée, elles permettront aussi de se coordonner pour rapidement cibler l'adversaire et conserver l'avantage par la prise d'initiative. La clé du succès consiste à **imposer un nouveau rythme à l'adversaire** et ainsi saper son moral.

Général de brigade (USA) Joseph E. HILBERT, commandant le 7th Army Training Command.

« Assumer la guerre multi domaines et investir dans la formation des hommes »

La stabilité internationale lors de la guerre froide relevait d'un équilibre de pouvoir. La doctrine militaire était adaptée et mathématique, reposant sur l'efficacité des armes et le volume de forces. Depuis la chute de l'URSS, le monde est devenu multipolaire et les relations internationales se sont modifiées sous l'impulsion de nouveaux acteurs, étatiques et non étatiques.

La stratégie est désormais nécessairement multi domaines, puisque la conflictualité survient non plus dans les domaines traditionnels de la guerre que sont les milieux terrestre, aérien et maritime, mais aussi dans de nouveaux champs : espace exo-atmosphérique, cyberspace, espace souterrain. A ce titre, **la guerre multi domaines est la conception américaine actuelle de la guerre.**

On peut décrire trois zones de conflictualité : la zone de compétition, la zone de crise, puis le conflit armé. Actuellement, le monde est dans une zone de compétition. Pour y faire face, il convient de développer une puissance terrestre cohérente, mais aussi de **s'engager aux côtés des partenaires**, les conseiller et les assister. Cela suppose :

- un haut niveau d'entraînement des forces ;
- un effort capacitaire pour garantir que les armes employées - tant cinétiques que non cinétiques - soient efficaces et interopérables ;
- une force permanente de projection immédiatement prête à l'emploi pour déséquilibrer l'adversaire.

Un facteur important de succès réside dans la formation des hommes, et dans le travail en commun qui permet la créativité. En effet, les avantages technologiques sont inopérants si on ne sait pas les combiner judicieusement, et si l'on n'a pas toujours un temps d'avance sur le plan intellectuel. **Il existe donc un avantage stratégique à investir dans le personnel**, sa créativité et sa capacité à prendre des initiatives. Nos adversaires n'ont généralement pas ce type de commandement. C'est un de nos avantages : nous appuyer sur nos soldats, nos officiers, jusqu'au plus bas niveau, pour les inciter à prendre des initiatives.

Enfin, pour être crédible face à l'adversaire, **nous devons être prêts à mettre en œuvre une riposte graduée.** En ce sens, il conviendra de disposer d'un espace de manœuvre à l'intérieur même de celui interdit par l'adversaire, d'être prêt à la transition avec le conflit armé, et de dissuader par les exercices. Et si le conflit armé survient, nous assisterons au retour aux principes de base de la guerre, et là, il s'agira de gagner au sens classique du terme, où les solutions technologiques seront un puissant facteur de décision.

Au final, interopérabilité, doctrine, formation, construction capacitaire, conception de nouvelles armes, agilité dans tous les champs et sur tous les plans, convergence de vues entre partenaires, sont les garantes du succès des armes.

Conclusion.

Allocution du général d'armée Pierre SCHILL, chef d'état-major de l'armée de Terre.

« Garantir notre autonomie et notre capacité d'entraînement pour maintenir la France dans son statut de puissance d'équilibre »

Pour traiter de ces nouvelles menaces et nouveaux compétiteurs, demandons-nous tout d'abord **quelle est la vision de l'armée de Terre française de la conflictualité.**

Nous pouvons caractériser l'évolution de la conflictualité par trois tendances que sont la **révolution numérique**, qui entraîne de nouveaux défis et de nouvelles menaces, l'affirmation des **menaces de la force**, par laquelle nos compétiteurs expriment leur puissance et qui peut conduire à un engagement majeur, et la permanence **des risques de la faiblesse**, représentés par les États faillis, les trafics, mais aussi les risques climatiques.

Cette évolution de la conflictualité génère une nouvelle grammaire stratégique, qui consiste en un continuum compétition - contestation - affrontement, et nous impose de « gagner la guerre avant la guerre ». En d'autres termes, nous devons envisager de mettre en œuvre des stratégies hybrides déjà employées par nos adversaires.

Dans un second temps, il convient de préciser **comment l'armée de Terre française envisage son rôle face à cette nouvelle conflictualité.**

La France se définit comme une puissance d'équilibre, ce qui implique de garantir notre **autonomie**, c'est-à-dire notre liberté d'action, sans pour autant nier que nous sommes dans le camp occidental, et notre **capacité d'entraînement**, qui doit nous permettre de contribuer à des coalitions.

La France a vocation à s'investir dans trois espaces stratégiques : l'Afrique tout d'abord, pour mener des actions de **prévention** dans l'espace de compétition, l'Europe ensuite, qui constitue un espace de **solidarité stratégique**, et son territoire national, qui inclut la métropole et les outre-mer, et sous-entend de pouvoir mener des actions pour assurer notre **souveraineté**, maintenir notre cohésion nationale, et protéger notre territoire.